

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA GAZETTE

DES

FAMILLES CANADIENNES

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 1. Lévis, 18 Décembre 1869. No 3.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBE N. A. LECLERC.

L'espace nous manque pour donner aujourd'hui le nombre d'abonnés de quelques paroisses, comme nous l'avions promis, ainsi que quelques explications qui nous ont été demandées, sur le postage.

Premier Entretien sur la Famille.

L'HOMME, SES PRÉROGATIVES ET SES OBLIGATIONS.

(Suite.)

Tel eût été, sans doute, son langage, parcequ'il ignorait alors l'épreuve à laquelle il allait être soumis.....

Une partie de la cour céleste a levé l'étendard de la révolte, un cri de guerre a retenti dans les hauteurs des cieux, Lucifer a proféré cette parole impie : « Non serviam » « je ne servirai pas. » Cette épouvantable impiété trouve de l'écho dans tous les rangs des chœurs des anges. Aussitôt Michel, armé du glaive du Seigneur, s'avance à leur rencontre, le

—50—

combat s'engage. — Lucifer et tous les mauvais anges, qui combattent à sa suite, éprouvent la plus humiliante défaite; et pour comble de malheur, ils sont chassés du ciel et précipités dans un abîme sans fond, et transformés en d'affreux démons!

Lucifer, dans son épouvantable chute, fait entendre ces paroles de haine et de vengeance: « Je ne puis rien contre le Tout-Puissant; mais je me vengerai sur sa créature. » Menace terrible qui ne s'est que trop vérifiée. En effet, le chef de l'empire des ténèbres ne pouvant atteindre la divinité de ses coups, s'est précipité sur son image, a déformé tous ses traits et l'a rendu méconnaissable. Voyons plutôt ce qui est arrivé en réalité.

Adam et Eve parcourent leur empire, promènent, avec complaisance, leurs regards sur tous les objets de la création; tantôt ils se mirent dans le cristal d'un ruisseau, tantôt ils prêtent l'oreille au doux murmure d'une cascade, aux chants harmonieux des oiseaux, tantôt ils admirent la richesse des arbres, les couleurs variées à l'infini des fruits, tantôt ils lèvent les yeux au firmament et contemplant les astres de toutes dimensions suspendus à la voûte de leur palais. Après avoir considéré tout ce qui les environne, tout ce qui est à leur usage, ils se regardent l'un, l'autre, et ce regard leur cause une jouissance bien plus grande que tout ce qu'ils ont admiré jusqu'alors; car il leur dévoile les sentiments et les pensées les plus intimes de leur âme! Dans un langage muet, mais éloquent, ils expriment leur amour, leur reconnaissance pour le créateur, leur affection mutuelle! Après ces moments d'une indicible jouissance, les deux époux sentent, pour ainsi dire, le besoin de la solitude, et s'éloignent, pour quelques instants, l'un de l'autre. Satan sorti de l'abîme où l'a précipité son orgueil, a tout vu, tout entendu; il rugit de rage à la vue du bonheur que goûtent ces êtres si purs: et voulant en faire ses victimes, il épie le moment de s'élançer sur sa proie et de la dévorer.

Aussitôt qu'il voit la femme seule, dans une allée solitaire, c'est par elle, se dit-il, qu'il faut commencer l'œuvre de la destruction. Sans perdre un instant, il revet la forme du serpent, s'élançe sur l'arbre de la science du bien et du mal, auprès duquel se trouvait la mère du genre humain, et lui tint ce langage séduisant : « Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger indistinctement de tous les fruits de ce jardin : A ce propos impie, Ève n'avait qu'un moyen d'échapper au danger de la séduction, la fuite ; mais elle demeure ; elle porte même la condescendance jusqu'à donner une réponse à celui qui l'apostrophe. Elle feint de le contredire pour prolonger l'entretien : « Nous avons la liberté, dit-elle, de manger du fruit de tous les arbres, qui sont dans le paradis. Quand au fruit de celui-ci, le Seigneur nous a défendu d'en manger, et même d'y toucher, de peur que PEUT-ÊTRE nous ne venions à mourir. » La voilà déjà en partie vaincue. Aussi le tentateur qui le comprend continue ainsi : Savez-vous pourquoi Dieu vous a fait cette défense ? C'est parcequ'il sait que le jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux s'ouvriront. Vous serez semblables à lui, connaissant le bien et le mal. » Ce langage a déjà produit un effet bien pernicieux, dans l'âme de la femme ; elle lève la vue vers le fruit défendu, le regarde avec complaisance ; elle le trouve d'une grande beauté et se dit : qu'il doit être d'un goût exquis ! Les promesses si flatteuses du tentateur acheverent sa ruine : « Nous connaissons le bien et le mal, nous serons comme des dieux, ce sera le comble du bonheur ! » Et aussitôt détournant ses yeux du ciel, étouffant le cri de sa conscience, elle porte une main sacrilège sur le fruit défendu, le détache de l'arbre, le porte à ses lèvres, et en mange !! A peine a-t-elle goûté à ce fruit, que son esprit est troublé, qu'elle sent un sang impur couir dans ses veines, qu'elle éprouve dans tout son être, un malaise indéfinissable. Va-t-elle reconnaître sa faute, se jeter au pied de son créateur,

le supplier de lui faire miséricorde, va-t-elle courir vers son époux, se jeter dans ses bras et lui dire son malheur ! Oh ! non, elle se dirige aussitôt vers Adam, mais c'est pour le rendre son complice, c'est pour l'entraîner dans l'abîme de tous les maux où elle vient de se précipiter. Arrête femme cruelle, mère barbare, ne vas pas abuser de la tendresse de ton époux pour le séduire, et consommer, en lui, la perte du genre humain !

La voilà auprès d'Adam, et elle qui, il n'y a que quelques instants, le regardait avec tant de complaisance, n'ose lever les yeux sur lui, et d'une voix mal assurée, elle se fait l'écho du tentateur, répète ses paroles mensongères et séduisantes... Adam écoute d'abord avec surprise et étonnement ; mais c'est l'os de ses os, la chair de sa chair, l'objet de toutes ses affections qui lui parle ! Il reçoit de ses mains le don fatal qu'elle lui présente, il le considère, il en mange !..... O Dieu créateur, voilez votre auguste face !..... Anges du ciel, détournez vos regards !..... cieux et terre, couvrez-vous d'épaisses ténèbres !..... Satan a répandu la désolation dans l'univers, en précipitant de son trône le roi de la création, en lui enlevant la couronne d'immortalité qui ceignait son front..... Et nous, enfants de ces trop coupables parents, pleurons amèrement, pleurons sur eux, pleurons sur nous....pleurons sur eux, sur leur ingratitude..... Pleurons sur nous, puisqu'ils nous ont entraîné dans leur chute.....Pleurons sur l'héritage de maux qu'ils nous ont légué... Pleurons, mais espérons, car cette faute quelque déplorable et terrible qu'elle soit, n'est pas irréparable, au moins quand à ses conséquences pour l'éternité. En effet, le seigneur loin de frapper les coupables sur le champ, vient à eux avec des paroles de miséricorde et de pardon. Il se souvient, comme dit saint Chrysostôme, qu'il est père et médecin. Comme père, il n'écoute que sa tendresse, il ne veut point laisser les coupables sans secours. Comme

médecin, il accourt auprès des malades étendus sur le lit de la souffrance. C'est ainsi que Dieu en agit avec nos premiers parents.

A l'approche du Tout-Puissant, les coupables au lieu d'accourir à sa rencontre, dans leur trouble et leur frayeur, vont se cacher parmi les arbres du jardin ; comme s'ils pouvaient se soustraire à l'œil de celui qui est partout et qui voit tout !

Le Seigneur les appelle et les force de revenir en sa présence. A cette voix, la frayeur qui s'empare d'eux est telle, qu'ils voudraient, en quelque sorte, entrer dans le néant d'où ils ont été tirés. Alors ils se rappellent cette terrible sentence : « Vous mourrez. » La mort se présente donc à eux avec toutes ses frayeurs, l'enfer avec tous ses tourments s'ouvre devant eux ! Quelle position !.....

— « Adam ! pourquoi vous êtes-vous caché ? » demande le Seigneur. — « J'ai entendu votre voix dans le jardin et j'ai eu peur, parce que j'étais nu. »

— « Comment saviez-vous que vous étiez nu, si ce n'est parce que vous avez mangé du fruit défendu ? »

L'accusé, au lieu de s'avouer coupable, cherche à s'excuser. « La femme que vous m'avez donné pour compagne, dit-il, m'a présenté du fruit de cet arbre et j'en ai mangé. »

Dieu dédaigne une excuse aussi frivole, et il interroge aussitôt la femme qui, à l'exemple d'Adam, veut faire retomber sa faute sur le serpent.

Après avoir entendu les vaines excuses de nos premiers parents, le Seigneur s'adresse au provocateur en ces termes : « Parce que tu as fait cela, tu sera maudit entre tous les animaux de la terre ; tu ramperas sur ton ventre, tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie. Je mettrai une inimitié entre toi et la femme. Et cette femme t'écrasera la tête. »

Avant donc de prononcer la sentence contre nos premiers parents, le Seigneur leur promet un libérateur. O miséricorde infinie de Dieu qui pourra vous comprendre et jamais assez vous proclamer !

LA MILICE PONTIFICALE

DANS LES MAISONS D'ÉDUCATION.

Comme notre petite Gazette compte un certain nombre de lecteurs dans les maisons d'éducation, nous croyons devoir leur consacrer quelques lignes, pour leur faire connaître de pieuses pratiques en usage dans les couvents et les petits séminaires de l'ancien continent.

Comme notre titre l'indique, il ne s'agit de rien moins que d'une milice en forme, qui a ses grades et ses rangs inférieurs. En effet, on y compte des zouaves pontificaux, des légionnaires et de simples soldats.

Voici, en quelques mots, l'origine et l'organisation de cette œuvre : Elle prit naissance dans la maison du Sacré Cœur de Layrac, en janvier 1865. Bientôt elle s'étendit dans les nombreuses écoles de Bordeaux, dirigées par les religieuses de l'immaculée Conception, et dans celles dirigées par des Frères. Presqu'aussitôt, elle s'introduisit dans le collège de St. Joseph de Tivoli, où, depuis lors, cinq cents enfants de tous les âges ne se lassent point de combattre pour le triomphe de l'Église et de son chef.

Depuis deux ans surtout, les soldats du pape se multiplient d'une manière prodigieuse dans les collèges, les pensionnats, les petits séminaires de la France, et Dieu bénit visiblement les maisons qui donnent des sujets à cette sainte milice.

Quand aux bénédictions que le ciel se plaît à répandre sur les institutions où s'établit cette sainte pratique, voici deux témoignages que des supérieurs de petits séminaires adressent au *Messenger du Sacré Cœur*.

L'un d'eux écrit : ..« Je suis heureux de vous dire

que notre communauté est entièrement transformée, depuis que nous avons la milice pontificale. Les enfants sont plus dociles, plus respectueux, plus attachés à tous leurs devoirs.»

Le second s'exprime ainsi : « Qu'ils sont bons et charmants nos soldats du pape! Partout, profond silence, vive application à l'étude, docilité et ouverture de cœur qui nous surprend tous. Presque plus de peine pour les pauvres maîtres d'étude, le tableau des heures de silence, des heures de travail, affiché au dessus de leur chaire, fait la surveillance beaucoup mieux qu'eux.....»

La supérieure d'un pensionnat écrit de son côté : « Nous bénissons Dieu des admirables fruits que l'œuvre a déjà produits : — au petit comme au grand pensionnat, la ferveur se soutient, grandit même chaque jour. Ce qui est remarquable aussi, c'est que toutes nos enfants sont contentes. Cette joie calme est un bien bon signe. » Voici maintenant toute l'organisation :

Un enfant est enrolé dans les zouaves pontificaux, dès qu'il a souscrit un engagement ainsi conçu : « Je m'engage, pour un an, dans les zouaves pontificaux. » On peut s'engager aussi pour six mois ou trois mois.

Par le fait de son engagement, l'enfant s'oblige sur l'honneur :

1o A offrir chaque jour, à Dieu, pour le triomphe de la cause du pape, une heure de silence, au moins.

2o A offrir à Dieu, chaque jour, pour le même objet, une heure de travail, au moins.

3o A passer chaque jour une récréation parfaite.

4o A communier chaque dimanche pour le pape.

Les enfants qui n'ont pas encore fait leur première communion, doivent communier spirituellement chaque dimanche, ou un jour dans la semaine. Il suffira pour cela de répéter dix fois cette belle parole de St. Jean : « Venez seigneur Jésus, venez. »

Celui qui ne voudrait pas communier chaque

dimanche, mais seulement deux fois par mois, ne pourrait être admis dans les légionnaires, pourvu toujours qu'il accomplisse les trois premières conditions.

Pour être simple soldat du pape, il suffit d'offrir à Dieu, de temps en temps, un acte quelconque à l'intention du Souverain-Pontife.

Pour une récréation parfaite, trois conditions sont requises. La première, qu'elle soit commencée par la récitation d'un Ave Maria. La seconde, que l'enfant joue la plus grande partie de la récréation.

La troisième, qu'il évite toute mauvaise conversation, toute impatience.

Le souverain Pontife a témoigné, à maintes reprises, la vive satisfaction que lui cause l'organisation de cette milice, dans les maisons d'éducation, et tout son désir est que cette œuvre s'étende dans toutes les communautés de jeunes gens et de jeunes filles.

Avant de terminer, nous allons faire connaître les nobles sentiments, les actes de courage, de dévouement, de quelques jeunes soldats du pape. Voici venir tout un bataillon de Zouaves dont Garibaldi, se rirait, comme Goliath se riait du jeune David, car ils ne portent dans leurs mains que de forts petits cailloux. Et quelles autres armes pourraient manier des soldats de huit, six et cinq ans ?

Madelaine a cinq ans, l'heure est venue de partir pour l'école. Dans un petit panier se trouve son diner. Mais avant de partir, maman, dit l'enfant, avez-vous mis dans le panier la part du St. Père ? (Cette question se renouvelle tous les matins). Suivons maintenant ce petit ange. Voyez au premier pauvre qu'elle rencontre, elle donne une part de son repas, en ajoutant : C'est pour le Saint Père, ne l'oubliez pas. Voilà une pierre qui va frapper au cœur un des ennemis du pape.

Noémi, n'a que quatre ans. Eveillez moi de

bonne heure, demain, dit elle à sa mère, car je dois communier pour le pape, à la messe de sept heures. En effet, elle se rend à l'église, le lendemain matin, en compagnie d'une religieuse; et là, du commencement de la messe à la communion, on l'entend sans-cesse répéter: Venez, Seigneur Jésus, venez. Elle avait communié spirituellement pour le Saint Père.

Les Zouaves pontificaux de la France, ont aujourd'hui des alliés en Angleterre, au Canada, au Guatimala et jusqu'au Mont Liban; et bientôt, nous l'espérons, leur exemple trouvera des imitateurs partout où il y a des institutions catholiques.

Nous aurions encore beaucoup de choses à dire sur ce sujet, mais nous allons en demeurer là pour aujourd'hui. Si plus tard, MM. les directeurs de quelque maison ou même des élèves désirent avoir de nouveaux détails, nous nous empresserons de les leur communiquer.

Une Fleur cueillie sur les rives de l'Ottawa.

Sur ces rives canadiennes, jadis baignées du sang des martyrs, a grandi la foi qu'y implantèrent les enfants de Saint François et de Saint Ignace: à l'ombre du zèle de son premier pasteur, cette foi y produit des fruits propres à réjouir le cœur du chrétien et à consoler celui de Jésus. Le nom seul de l'illustre et Saint Pape qui gouverne l'église y éveille les plus douces, les plus profondes sympathies. Dans l'impuissance où sont la plupart de ces généreux fidèles de pouvoir compter parmi les défenseurs du Pape qu'ils vénèrent, ils ont voulu lui donner un gage de leur dévouement, en formant une Association sous le titre de *Zouaves pontificaux pour l'abolition du blasphème et des jurements*: Ils s'engagent à joindre une prière quotidienne pour le Saint Père aux moyens efficaces qu'ils prennent pour la correction de cette funeste habitude de jurer.

Une circonstance toute providentielle vint donner à ce grain de sénévé une extension inattendue. Il se fait en Canada un grand commerce de bois que l'on coupe, pendant l'hiver,

dans les vastes forêts de l'Ouest. Au printemps on en forme des radeaux immenses, appelés ici *cages*, que l'on conduit à Québec, à travers les rapides et les écueils de l'Ottawa et du Saint Laurent.

“ Jusqu'ici ce travail, aussi pénible que dangereux, a été la dernière ressource des hommes du peuple, qui vivent dans ces bois, loin de toute société et des secours de la religion ; aussi la réputation de ces *hommes de cage*, ou *voyageurs*, fit toujours plus qu'équivoque ; et de leur propre aveu, lorsqu'ils disaient : “ Je suis un voyageur ou cageur, ” il ne restait rien à ajouter. Cependant leur conduite est bien améliorée, grâce au zèle des RR. PP. Oblats qui vont, pendant l'hiver, à la recherche de ces brebis errantes dans les forêts, pour leur procurer les grâces de leur saint ministère. C'est parmi eux que le Cœur de Jésus s'est choisi des amis et des défenseurs pour son auguste représentant.

“ Chaque année est marquée par la mort de quelques-uns de ces infortunés dans les naufrages qui sont les résultats inévitables de cette périlleuse navigation.

“ L'un de ces malheureux ayant dû son salut à la Sainte Vierge qu'il invoqua en pressant son scapulaire sur son cœur avec confiance, publia le fait à la louange de son auguste Protectrice, et dès le lendemain plusieurs de ses compagnons se présentèrent au couvent, vis-à-vis duquel avait eu lieu le naufrage, pour demander des scapulaires. On leur en donna, ainsi que des médailles, en leur adressant quelques bonnes paroles. En moins de deux mois plus de six cents scapulaires furent distribués.

“ Depuis longtemps, les Religieuses qui habitent le couvent dont on vient de parler, nourrissent le désir de voir flotter la bannière du Cœur de Jésus sur ces radeaux qui couvrent parfois la jolie rivière qui baigne leur côte. Le renouvellement des scapulaires leur fournit une occasion favorable, qui fut saisie avec empressement l'année suivante : on proposa aux voyageurs d'entrer dans l'association, pour abolir parmi eux le blasphème. Les sept premiers accueillirent avec joie cette proposition, et promirent de propager cette bonne semence ; un grand nombre, sans doute, résistèrent à la grâce ; néanmoins plus de trois cents furent enrôlés sous l'étendard du sacré Cœur ; six bataillons se trouvèrent organisés sous un vocable différent, selon leurs drapeaux ; et l'un des chefs se montre si fidèle, si dévoué, que dès qu'un blasphème échappe par suite de la mauvaise habitude, le coupable est tenu de s'agenouiller aussitôt pour réciter un *Pater* et un *Ave* avec

l'invocation pour le Souverain Pontife, à laquelle Sa Grandeur Monseigneur de Montréal n'a daigné accorder une indulgence. Le chant des cantiques remplace, dans ces bataillons, celui des chansons plus que triviales, et presque tous les soirs ils se réunissent pour entendre une lecture pieuse.

Dieu a daigné bénir ces nouveaux zouaves, ils n'ont éprouvé aucun accident cette année, tandis qu'ils ont vu plusieurs cages se briser dans des rapides qu'ils venaient de traverser.

C'est cette modeste fleur de dévouement et de reconnaissance envers le Cœur de Jésus que nous osons offrir à la bienveillance du *Messenger*, afin que, par son moyen, le parfum s'en exhale à la gloire de ce divin Cœur.

Une visite à la Salette (1).

Plusieurs fois on a entendu exprimer par les pèlerins revenant de la Salette, le profond sentiment de recueillement, de piété et de componction que fait éprouver la vue de cette sainte montagne. La lettre suivante, écrite à une religieuse de la Visitation par un vénérable missionnaire d'Afrique, le P. Borghero, au retour de ce pieux pèlerinage, confirme ce que d'autres pèlerins en avaient dit, et inspirera probablement à quelques-uns de nos lecteurs le désir d'aller faire par eux-mêmes l'expérience de ces douces et salutaires impressions.

« Depuis deux ans j'avais voulu faire le pèlerinage de la Salette sans jamais avoir pu y réussir. J'ai pu enfin réaliser mon désir et accomplir ce pèlerinage. J'ai passé trois jours entiers sur cette montagne sanctifiée par la présence de Marie, arrosée de ses larmes, éclairée de ses splendeurs. Vous dire les sentiments que tout le monde y éprouve, c'est quelque chose d'impossible. Il faut nécessai-

[1] On sait que l'apparition de la Reine du Ciel sur la montagne de la Salette eut lieu le samedi 19 septembre 1846, veille de la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, qui, suivant la liturgie romaine, se célèbre le troisième dimanche de septembre.

rement que l'action divine intervienne pour produire dans tous les cœurs des sentiments de cette nature.

« Je n'exagérerai rien et je ne serai certainement démenti par aucun de ceux qui ont pu juger par eux-mêmes si je vous dis que les larmes répandues par Marie sur la sainte montagne continuent encore de baigner les yeux des fidèles, et que la fontaine miraculeuse qui coule de la pierre sur laquelle Marie s'est assise en pleurant, n'est qu'une expression symbolique des effets produits par le sentiment de componction qui s'empare de tous les cœurs. Ce fait est si général qu'on s'habitue vite là-haut à pleurer et à se laisser voir ; car on n'a pas à se cacher lorsqu'on ne fait que ce que fait tout le monde. Autre phénomène également extraordinaire ; on se presse toute la journée et sans se lasser jamais autour de ces lieux où Marie s'est montrée, mais surtout à l'endroit où elle a pleuré. On prie, on pleure et s'il faut parler, on le fait à voix basse, sans même connaître l'article du règlement qui prescrit de parler ainsi. Nous agîmes tous de la sorte en arrivant et avant d'être instruits de cet article ; pourtant on est là en plein air, dans des lieux où on ne voit que quelques cailloux, de la poussière et un peu de pauvre gazon foulé aux pieds par les milliers de pèlerins. On s'attache tellement à cet endroit, qu'on n'ose plus s'en éloigner, pas même pour faire quelque excursion aux alentours. Pour moi, j'avais cru que nous ne saurions comment employer notre temps pendant les trois jours que nous avions résolu de passer sur cette montagne aride, ou je savais que tout manquait, même l'espace pour se mouvoir et j'avais porté avec moi un petit album, pour faire le croquis des sites les plus remarquables et les conserver en souvenir ; j'avais aussi imaginé de faire une petite carte topographique de la sainte montagne, de manière à pouvoir désigner chaque point. Ah ! ma Sœur, comme j'ai changé d'avis, une fois

arrivé-là haut, et même avant d'y être parvenu. La présence de notre chère Mère céleste nous a tous absorbés au point que j'aurais cru dérober à son amour maternel, à la compassion que méritent ses larmes, tous les moments que j'aurais employés à autre chose qu'à me tenir près d'elle et à pleurer avec elle. Je n'aurais jamais osé, pour rien au monde, mettre la main au crayon ni tracer une seule ligne. C'est à peine si le premier jour, j'ai pu faire l'ascension de la grande montagne qui touche celle de la Salette ; je ne pouvais détourner ma vue de ce lieu sacré ; aussi je suis redescendu aussitôt pour ne plus quitter le lieu de notre pèlerinage qu'au moment du départ. Notre aimable Mère a paru nous regretter, car le temps, magnifique jusque-là, a changé tout-à-coup ; nous avons eu une pluie continuelle jusqu'à notre retour à Lyon.

« Quiconque a été sur cette montagne bénie, et possède en soi le feu de l'amour divin qui embrase les cœurs pourrait, sans se lasser, parler des années entières sur la Salette ; son discours serait toujours nouveau. C'est vous dire que l'action de Dieu se fait sentir si manifestement qu'il est impossible de la méconnaître. Je voudrais vous faire participer au bonheur que j'ai éprouvé et que j'éprouve encore toutes les fois que j'en parle. »

CHRONIQUE.

Le vingtième Concile OEcuménique est ouvert depuis neuf jours !! N'aurions-nous que cette nouvelle à donner à nos lecteurs, que nous croirions les intéresser grandement ; car un concile général est un de ces événements qui préoccupe l'univers entier. Aussi, à cette heure, les catholiques fervents, les hommes les plus indifférents, les impies mêmes,

... tous ont les yeux tournés vers Rome ; tous cherchent à pénétrer, du regard, dans l'enceinte de la basilique du prince des Apôtres, tous voudraient recueillir les moindres paroles qui tombent des lèvres du chef de l'Eglise universelle, et de ces nombreux évêques accourus de tous les points du globe ; les uns pour les bénir, les autres pour les exéquer.

Quant à nous, catholiques du Canada, si renommés pour notre foi, notre attachement à l'Eglise, notre dévouement à la cause du Vicaire de Jésus-Christ, à cette heure solennelle, recueillons-nous profondément, tâchons de nous faire une faible idée de la majesté d'une assemblée telle que celle qui se voit actuellement dans la basilique des SS. Apôtres, Pierre et Paul. Interrogeons la bulle qui a convoqué les évêques de l'univers, au tour du chef suprême de l'Eglise, et nous y découvrirons, le but de cette imposante réunion.

Un ambassadeur d'un prince étranger est admis un jour dans le sénat romain. Au sortir de là, on lui demande quelles impressions il a éprouvées : « J'ai vu, dit-il, une assemblée qui m'a paru être une assemblée de rois ».

Celui qui entre aujourd'hui dans l'Eglise de St. Pierre à Rome, se trouve en présence d'une assemblée bien plus auguste, et qui ne peut être bien caractérisée que par les paroles d'un des plus beaux chants du prophète roi. « J'ai vu, dit-il, Dieu debout au milieu de l'assemblée des Dieux. »

En effet, les membres de cette majestueuse assemblée ne sont-ils pas vraiment les dieux de la terre ? N'est-ce pas à eux que l'Esprit Saint a dit : « *Dii estis, vous êtes des Dieux.* » Et Jésus-Christ, dans un autre endroit, ne confirme-t-il pas ce titre, comme le remarque saint Jérôme ? Ne sont-ils pas les princes de l'Eglise, les véritables souverains des peuples catholiques ? Ne sont-ils pas juges en Israël ? N'ont-ils pas reçu un plein pouvoir sur les âmes : celui de les lier et de les délier ? Ne sont-ils pas les

successors des Apôtres, véritables apôtres eux-mêmes ?

Quelle est donc grande, cette assemblée ! Quelle est digne de tous nos respects et de notre vénération !

Maintenant venons en au but qu'elle se propose. Que viennent faire ces saints vieillards, accourus de toutes les contrées de l'univers, et quels motifs si puissants ont pu les décider à s'éloigner de leurs troupeaux, et accourir auprès du Vicaire de Jésus-Christ ?

Pour répondre à ces deux questions, examinons ce qui se passe dans le monde, depuis surtout près d'un siècle. Révolutions incessantes, guerres meurtrières, anarchie partout, surtout anarchie dans les intelligences, qui sont profondément divisées sur les principes fondamentaux de la société. Tel est le spectacle qui nous est offert.

On ne peut s'entendre ni sur les destinées de l'homme, ni sur les lois qui doivent régir la famille et la société civile, ni sur les droits et les devoirs des Souverains et des sujets. On ne peut plus s'entendre sur rien, depuis qu'on ne veut plus ni de Dieu, ni de l'Eglise, dans le gouvernement des peuples. Pour conjurer le danger qui menace l'existence des sociétés, pour retenir les peuples sur le bord de l'abîme où ils courent se précipiter, les rois, les savants se sont réunis, ont convoqué congrès sur congrès ; mais ces assemblées, convoquées à son de trompette, ont-elles réussi à rapprocher deux intelligences jusqu'alors divisées ? ont-elles éteint la mèche d'un seul canon, diminué d'un seul le nombre des soldats qui composent ces innombrables et ruineuses armées que l'on tient partout sur-pied ? Ont-elles changé l'esprit des nations qui semblent avoir juré la ruine les unes des autres, tant on les voit appliquées à inventer de nouveaux moyens de destruction et de défense ? Non, tous leurs efforts, leurs brillantes théories, leurs élé-

quentes arrangées ont été inutiles, et il n'est pas moins vrai aujourd'hui qu'hier ; que la société est malade, qu'elle se meurt ! Qui va donc prendre le salut du monde en mains ? Qui peut trouver la solution aux grands problèmes qui agitent l'humanité ? L'Eglise, seule !

Pie IX, du haut du trône de Pierre, a jeté un regard sur le monde, il a vu avec une douleur indéfinissable, les haines, les divisions, l'erreur, tous les vices montés à leur comble. Aussitôt se rappelant l'auguste mission qui lui est confiée, le pouvoir dont il est investi, il s'est adressé à tous ses frères dans l'épiscopat : « Accourez, leur a-t-il dit, de l'Orient, de l'Occident, du Septentrion et du Midi, réunissons nous sur les tombeaux des apôtres et des martyrs, puisons dans ces trésors, dans les sacrés cœurs de Jésus et de Marie Immaculée, les remèdes qui seuls peuvent sauver l'humanité ! Le salut du monde, tel est donc le but du Concile qui se tient à Rome. Là, le chef suprême de l'Eglise et les pasteurs de toutes les Eglises réunis dans une même pensée, et un même sentiment, représentant l'unité des intelligences et des cœurs, dans la vérité et l'amour, leur but unique sera de faire succéder la lumière aux ténèbres, la charité à la haine et aux divisions. Là, tous les Pères du Concile s'efforceront de démontrer la vérité de ces paroles de Pie IX, dans la bulle de *convocation* : « L'influence de l'Eglise catholique et de sa doctrine, s'exerce, non seulement, pour le bien éternel des hommes, mais encore, elle contribue au bien temporel des peuples, à leur véritable prospérité, au maintien de l'ordre et de la tranquillité, au progrès même et à la solidité des sciences humaines. » Ils rempliront donc les vues de l'Eglise, en favorisant tous les progrès que la société moderne poursuit avec tant d'ardeur, c'est-à-dire, progrès de l'éducation, progrès des sciences, progrès dans l'ordre morale, progrès dans l'ordre matériel. Ils donneront la paix au monde, qui, fatigué par les

luttres, les déchirements, les divisions, la demande à grands cris. Fut-il donc jamais accusation plus ridicule et plus injuste, que celle qui tend à faire croire que l'Eglise est l'ennemie de la société moderne ?

Six cents évêques et plus sont actuellement dans la ville éternelle.

Notre parlement provinciale qui s'est ouvert le 23 Novembre, va d'un train, à satisfaire les exigences de tous les partis.

L'agriculture est véritablement sur la voie du progrès, si on en juge par les publications agricoles qui viennent de s'ajouter à celles qui existaient déjà. St. Hyacinthe, Montréal ont voulu donner aux cultivateurs des campagnes environnantes des journaux bien rédigés et capables d'inspirer le goût des améliorations ; mais les anciennes publications réclament leur droit d'aïnesse et ne veulent pas être devancées. Nous souhaitons à toutes, succès et encouragement.

Un tremblement de terre des plus désastreux s'est fait sentir, le 23 Novembre, dans toute la Californie. D'après une dépêche, à San Francisco, plusieurs édifices ont été renversés et un certain nombre de personnes ont été tuées. Il ne reste pas un seul toit non endommagé dans toute la ville.

Aujourd'hui les eaux de la Méditerranée et celles de la mer rouge se trouvent réunies, et l'Europe peut communiquer, par le canal de Suez, avec l'Inde, la Chine, le Japon et toutes les Iles de l'Océan pacifique. Puisse Dieu et l'Eglise tirer gloire de ces travaux gigantesques.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le Curé et ses Habitants.

(Suite.)

M. le Curé.—Maintenant il me reste à vous dire une grande vérité, mais qui va vous causer de la surprise. Croiriez-vous que votre art rend l'homme moral, honnête, chaste et pur ? Voilà ce que l'expérience de tous les siècles prouve abondamment. La création, voyez vous, est un livre, où Dieu a écrit en grosse lettres toutes les règles de la sagesse et de la vertu, et les ignorants comme les savants peuvent lire dans ce livre. En effet, le soleil qui suit sa course, qui brille en un jour serein, la splendeur de l'astre de la nuit, la régularité des saisons, l'instinct des animaux, leur prévoyance ; tout dans la nature ne nous prêche-t-il pas l'obéissance aux ordres du seigneur, la soumission à sa sainte volonté, toutes les vertus enfin. Il y a des détails dans les mœurs des animaux, que nous avons tous les jours sous les yeux, qui valent souvent mieux que le meilleur discours ; aussi St. François de Sales, après avoir été témoin d'une scène attendrissante de dévouement mutuel entre de petits oiseaux, s'écriait-il : « ce spectacle m'a fait autant de bien que le meilleur sermon. Les philosophes païens eux mêmes, quoiqu'ils ne comprissent pas comme les chrétiens les raisons de cette vérité, la reconnaissaient et la proclamaient. La vie des champs, disait Cicéron, enseigne l'économie, elle inspire le goût du travail et l'amour de la justice. »

Caton l'ancien, disait : « C'est parmi les cultivateurs que naissent les meilleurs citoyens et les plus

braves soldats, et ceux qui se vouent à l'agriculture n'ourdisent pas de dangereux projets.

Un agronome célèbre, Calumelle, n'a pas craint de dire que la vie des champs se rapproche de la sagesse et semble lui tenir par un lien de parenté.

Voyons maintenant ce que pensait à ce sujet le grand Saint Bernard : « Croyez en mon expérience, s'écriait-il, vous trouverez, dans les forêts quelque chose de meilleur que dans les livres ; les arbres, les rochers, les rivières, vous donneront des instructions supérieures à celles des maîtres les plus habiles. »

Maintenant que je vous ai fait connaître tous les titres que vous avez au respect, à l'estime de tous ceux que vous faites vivre, je ne serais pas juste envers les autres classes de la société, si je taisais les titres qu'elles ont à vos égards. On vous doit le respect parce que vous nourrissez les corps ; mais que ne doit-on pas à ceux qui s'occupent de la partie la plus noble de l'homme, qui forment son cœur, développent son intelligence et les autres facultés de l'âme ? Que ne doit-on pas à ces hommes qui passent leur vie dans les travaux de l'esprit, et dont les efforts constants n'ont qu'un but, celui d'étendre les limites de la science ? Que ne doit-on pas encore à ces industriels, qui transforment les matières premières que leur fournit l'agriculture, et qui mettent, à notre service la vapeur, l'électricité et pour ainsi dire, tous les éléments ? A toutes ces classes nous devons le respect, la reconnaissance.

C'est en leur rendant ces devoirs, c'est en recevant avec bienveillance ceux qui vous sont dûs, que nous verrons régner ces rapports qui doivent exister dans toute société bien réglée.

Les Habitants.— Monsieur le curé, nous ne savons comment vous exprimer notre joie et notre reconnaissance, pour l'agréable soirée que vous nous avez fait passer. Si tous les cultivateurs du Canada utilisaient ainsi leurs longues veillées d'hiver, nous en verrions beaucoup moins se dégouter de leur état,

vendre leurs terres, pour aller dans les chantiers ou chez les Américains. Quant à nous, nous prenons l'engagement de vivre et de mourir cultivateurs.

M. le Curé.—C'est, n'en doutez pas, mes bons amis, une bien douce satisfaction pour moi, d'avoir été si bien compris. Je vous remercie de vos bonnes paroles, mais avant de nous séparer, si nous voulons que Dieu bénisse nos entretiens, faisons la prière du soir en famille.

Après cette acte de piété, tous se retirent, et un des habitants dit en passant le seuil de la porte : « Voilà une vraie veillée de presbytère, et elle en vaut bien d'autres »

Aloys et Marguerite.

Nous commençons aujourd'hui un récit plein d'intérêt, communiqué au *Messenger du Sacré Cœur* par un prêtre qui a habité l'Angleterre pendant plusieurs années.

Nous l'insérons avec d'autant plus d'empressement qu'il nous paraît aussi propre à édifier nos lecteurs qu'à les intéresser. Après l'avoir lu, ils se sentiront portés, sans doute, à prier avec plus d'instance et de ferveur pour les âmes nombreuses, qui, semblables à celles d'Aloys et de Marguerite, n'appartiennent au protestantisme que par le malheur de leur naissance.

Aloys et Marguerite sont frère et sœur. A l'époque de leur conversion, Marguerite avait près de vingt ans et son frère dix-huit. Leur père occupe un rang honorable dans une antique cité, chef-lieu d'un des plus beaux comtés d'Angleterre. Il y a quelques années, leur frère aîné, Thimothee, se trouvant dans une grande école protestante, s'était lié d'amis-

tié avec un jeune homme que la lumière céleste et la sincérité de son cœur amenèrent à embrasser notre sainte foi. Timothée sans songer encore à imiter son ami, ne laissa pas que de continuer à le fréquenter. C'est ainsi qu'il apprit à connaître l'Eglise catholique, et il ne l'eut pas plutôt connue qu'il l'aima comme sa mère, et n'eut plus d'autre désir que d'être admis dans son sein. Mais à peine eut il révélé aux directeurs de l'école l'acte généreux qu'il venait d'accomplir, que ceux-ci l'enfermèrent à clef dans l'infirmerie, et bientôt même se crurent obligés, pour sauver l'honneur à leur établissement, de renvoyer à son père celui qu'ils regardaient comme un renégat. Le généreux néophyte ne pouvait ignorer la réception qui l'attendait sous le toit paternel, car en même qu'il annonçait à ses maîtres son changement de religion, il en avait fait part à son père, et il avait pu, avant de quitter l'école, recevoir la réponse bien peu paternelle de cet homme aveugle et exaspéré par ses préjugés anti-catholiques.

« Il écrivit à son fils, —non pas simplement qu'il ne se présentât plus à la maison paternelle, qu'il ne revit plus frères, sœurs, proches parents, ville natale...—mais qu'il eût à quitter au plus tôt le sol même de la patrie, et se rendre aux antipodes par le premier navire en partance pour la Nouvelle-Zélande. Le jeune homme converti ne prit, pour obéir à cet ordre rigoureux, que le temps nécessaire pour trouver un vaisseau, et faire les plus indispensables préparatifs. Depuis le temps, Dieu ne l'a pas abandonné : car il est écrit : « Quiconque aura laissé pour mon Nom sa maison, ou ses frères ou ses sœurs, ou son père ou sa mère, ou sa femme ou son mari, ou ses enfants ou ses champs, recevra le centuple et possédera la vie éternelle. » Timothée prospère aujourd'hui dans la colonie lointaine : il a même le bonheur de vivre tout près d'une chapelle catholique, et de servir souvent la sainte Messe.

Mais quelles ont été les amertunes, d'un exil si soudain et si rigoureux ! Quelles ont été les prières du généreux néophyte pour ceux à l'affection desquels ils se voyait si brusquement arraché ! Le Cœur divin en conserve le secret ; Cependant ces prières ne furent pas longtemps sans être exaucées.

Parmi les membres de sa famille deux surtout semblaient attirer les regards de Dieu par la droiture de leur cœur et la pureté de leur âme ; c'était Marguerite et Aloys. La conversion de leur frère au catholicisme, son exil, l'idée qu'il était perdu pour eux sans retour, la rigueur de leur père, ne purent manquer de faire impression sur leur cœur. Marguerite avait depuis longtemps un vague pressentiment qu'elle finirait par se faire catholique. Aloys éprouvait quelque chose de semblable, mais il se rendait moins compte de ses impressions. L'âme est faite pour la vérité, et elle se tourne d'elle-même vers ce soleil divin, tant qu'aucun souffle impur n'est venu ternir sa fraîcheur ou pervertir ses tendances. C'est ce que Tertulien appelait les aspirations de l'âme naturellement chrétienne ; c'est-à-dire catholique. Il y a plus qu'on ne pense de ces âmes dans le camp de l'erreur ; elles sont là parce qu'elles y ont été élevées ; et si elles n'ont pas altéré par leur infidélité, les germes divins déposés en elle par le baptême, tôt ou tard Dieu fait briller à leurs yeux les purs rayons de la vérité. Lui-même se met en route, bon Pasteur, et vient au-devant de ses brebis ; il parle à leur cœur, et elles entendent sa voix parce qu'elles sont à lui, et elles le suivent. Elles sont ces autres brebis qui lui appartiennent, quoiqu'elles ne soient pas présentement dans le bercail ; mais il faut qu'il les amène, et elles entendront sa douce voix, elles entreront dans le bercail qui est un, et il n'y aura qu'un seul pasteur (1).

Sur ces entrefaites, le bon Pasteur, vint de nouveau faire entendre sa voix aux cœurs de Marguerite et d'Aloys par une autre conversion, celle de Monica. Lies depuis longtemps avec cette jeune veuve par une tendre affection, pleins d'estime pour ses nobles qualités, ils ne purent s'empêcher de l'estimer et de l'aimer bien plus encore, quand ils la virent supporter, non-seulement avec résignation, mais avec joie, les persécutions, auxquelles elle se vit en butte des qu'elle fut entrée dans le sein de la véritable Eglise. Non-seulement elle fut réduite à un état voisin de l'indigence, mais on alla jusqu'à la menacer de lui enlever son unique enfant, âgé de quatre ans, afin de l'empêcher de l'élever dans la foi catholique. Dieu fit à cette mère vraiment chrétienne la grâce de conserver, au milieu de ses angoisses, une paix inaltérable, et Marguerite, ravie de la sérénité qu'elle voyait reluire sur son front, se sentit attirée, avec une force toujours croissante, vers la religion qui produit de semblables merveilles.

» Ecoutons-la parler elle-même : « J'allais dit-elle, » croyant de jour en jour davantage, et aimant de » plus en plus notre Bienheureuse Dame (1). Enfin, » je m'aperçus que je croyais comme l'Eglise catho- » lique enseigne, et comme le protestantisme m'au- » rait défendu de croire. Je fus retardée par deux » ministres anglicans que j'eus l'imprudencé de » consulter, mais qui ne dissipèrent aucun de mes » doutes. Je commençai à visiter le Saint-Sacrement » dans la chapelle catholique, et mes visites devin- » rent fréquentes. J'éprouvais un besoin croissant » d'être dans cette Eglise où Notre-Seigneur m'at- » tendait toujours : ce fut là, je crois, ce qui me déter- » mina principalement à renoncer au protestantis- » me. Aloys marchait aussi, mais lentement. Peu à

(1) *Our blessed Lady*, mot à mot *Notre-Dame benie* : c'est le nom que donnent à la Sainte-Vierge, les catholiques anglais et dont se servent quelquefois les Anglicans qui ont des tendances catholiques.

» peu les vraies doctrines de l'Eglise se faisaient
» jour dans son âme : mais il n'aimait pas notre
» chère Sainte Vierge autant que moi... »

» Un jour, Aloys, en compagnie de Monica, passait près de la superbe cathédrale de la ville, bâtie jadis par la main des moines catholiques, et aujourd'hui siège d'un évêque protestant. La conversation roula sans doute sur la religion, sur les temps catholiques dont ce splendide monument rendait témoignage, et peut-être aussi sur les saints Ordres, car Monica dit à son compagnon : « Il vous faut être prêtre, Aloys, j'espère que vous le serez un jour ; mais *vrai prêtre*, entendez-vous ? » Elle disait *vrai prêtre* par opposition aux ministres protestants, dont quelques-uns vont jusqu'à se donner ce titre. Aloys comprit très-bien, et ces mots tombèrent au fond de son cœur comme une semence féconde. (A continuer.)

CONDITIONS :

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que d'un écu, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressés au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme (Lévis).

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, M. J. Godin professeur à l'école Normale Jacques Cartier, se charge de recevoir le montant des abonnés pour la ville et les paroisses environnantes.

IMPRIMÉ PAR J. N. DUQUET, A LÉVIS, (P.Q.)